

LA CLAIRIÈRE DU GRAND N'IMPORTE QUOI



©Sellig Nossam

De et avec Alain Béhar.

Collaboration artistique : Marie Vayssière.

Lumières : Claire Eloy.

Son : Pierre-Olivier Boulant.

Dispositif scénique : Cécile Marc.

Costume : Elise Garraud

Avec les regards croisés de Montaine Chevalier, Benoist Bouvot, Isabelle Catalan, David Malan, Juliana Béjaud, Suzanne Joubert, Jesshuan Diné, Gilles Masson ...

Production : Compagnie Quasi.

Coproductions : Théâtre du Bois de l'Aune/Aix en Provence, Pôle Arts de la Scène – Friche Belle de mai/Marseille, Les 13 vents/CDN de Montpellier, Théâtre + Cinéma, Scène Nationale du Grand Narbonne, Le théâtre du Périscope à Nîmes.

Partenaires (à ce jour) : le Théâtre Garonne/Toulouse, Les rencontres à l'échelle/Marseille, festival Printemps des comédiens/Montpellier...

Avec le soutien de Occitanie en scène.

Le texte de la pièce est édité aux éditions Espaces 34.

En 2018 et 2019, Alain Béhar est en résidence d'auteur à La Fabrique du Théâtre des 13 vents CDN Montpellier.

La compagnie Quasi est conventionnée par la DRAC, subventionnée par la Région Occitanie et le département de l'Aude.

À l'origine, c'était une commande d'écriture, faite par Moïse Touré à six auteurs, français et africains, dont moi. Il avait besoin de quelques textes "matériaux" en vue de la préparation et d'improvisations avec les acteurs, musiciens et danseurs de son équipe, pour fabriquer un spectacle intitulé "2147 et si l'Afrique disparaissait", qu'il a créé la saison dernière avec le chorégraphe Jean-Claude Galotta. J'ai dit au début qu'ils auraient du mal à trouver moins spécialiste de l'Afrique que moi, et ils ont dit tant mieux. J'ai donc écrit quelques pages et séquences dont ils se sont un peu servis, combinées avec celles des autres. Je me suis attaché à ces bribes, que j'ai ensuite développé et débordé à mon idée, pour écrire cette pièce. L'Afrique reste présente ici et là, il y a surtout "des Afriques" qui passent, de n'importe où, pour ainsi dire. Et le bruit du monde.

Nous avons fait cette saison (18/19) de nombreuses lectures publiques de ce nouveau texte qui s'est ajusté petit à petit, de plus en plus mises en espace ou "performées". Dans des contextes divers, durant ou à l'issue de courtes ou plus longues résidences, pendant lesquelles nous cherchons et répétons. Dans des théâtres ou des écoles, des bibliothèques et des jardins, à l'hôpital, des librairies, une imprimerie, dans un centre pour malvoyants, des cafés, chez des gens... Bien-sûr pour le faire entendre ici et là, mais aussi parce que ces lectures nomades font sens avec le contenu du texte, en les imaginant peu à peu augmentées, de moins en moins lues, comme un processus (simple) vers la création, comme on dit.

C'est un conte, un récit à conter seul ou à plusieurs selon les jours, sur un plateau ou sous un arbre, entre théâtre et performance. Une épopée un peu dingue, un récit géopoétique, on va dire, vaguement visionnaire, foutraque ou en colère ou politique... Il y est question entre autres choses d'une Afrique (des Afriques d'un peu partout) fantasmée, de catastrophes à soi ou planétaires en tous genres, d'un temps saturé d'informations qui se mélangent, d'images et d'actualités, de gens qui migrent vers l'imaginaire et d'un grand bateau en papier (entre l'Arche qui sauve et *La croisière s'amuse*) qui accueille tous les métissages. On y navigue sur une mer de lait. C'est à rire et à pleurer, en même temps. Il semble que la terre y tourne de temps en temps dans l'autre sens et autour d'autre chose. On s'emploie donc joyeusement à reconsidérer le sens qu'on donnait avant au mot "sens" et on s'en va, vers une improbable clairière au milieu du grand tout, dans la forêt de ce qu'on en sait déjà. Et la couleur gagne le blanc. On croise en chemin des Berbères du Vietnam plus ou moins LGBT, des Kabyles islandais aristotéliens, des Peuls pops de Venise, des Zulu du Tibet troisième génération, des Inuits burkinabés, le club des chirurgiens togolais intérimaires du Mississippi, les Ivoiriens d'Oulan-Bator et les cadres supérieurs de Djibouti en disponibilité, les Lumbu ou Baloumbou délocalisés, des surdiplômés Bantous en fin de droits, les Bakwiri, Bambala, Bandjabi, Bandjoun, Bangangulu, Bangwa, Batawanas ou Tawanas, Bayaka, Bazimba, Bikélé, Bobilis, les Mousgoum, les Ngaré ou Ngati, des pêcheurs malgaches du Malawi, les Holoholo de Vancouver, la communauté tanzanienne du Maroc à Toulouse... Et tout se passe très bien.

Alain Béhar.

Ça commence comme ça :

" En 2043, il semble qu'un truc en général s'est détraqué plus vite qu'on ne le pensait en particulier, et pas du tout comme on croyait le savoir. Il y a eu une inversion du système des vents des courants et des flux. Quoi qu'on en pense, ça reste difficile à concevoir sur un seul niveau de réalité. L'évolution inéluctable des tendances fâcheuses, peut-être, la colère des poissons, la fin d'un cycle prévisible ou bien la vérité des trous noirs, on n'en sait rien... Tout cela invite à rester modeste, à tous les niveaux... Peut-être simplement une image folle dans le mauvais rêve d'un autre, ou un essai atomique de trop dans les profondeurs des Bermudes... Peut-être à cause d'un chef idiot du Levant du nord ou bien d'un autre vers le Couchant très à l'ouest. On ne sait pas. La terre, en tous cas, s'est mise à tourner sur elle-même dans l'autre sens et autour d'autre chose. De temps en temps. On a dû reconsidérer le sens qu'on donnait au mot " sens », vivre irrégulièrement parfois à l'endroit parfois à l'envers et prendre l'habitude des catastrophes en tous genres, n'importe où n'importe quand ...

Une heure passe.

Ça se termine comme ça :

En gros, les gens habiteraient tous à la périphérie d'un centre libre invérifiable. On ferait des va et vient. Ceux qui veulent vérifier absolument et tout organiser, pour qui c'est vraiment important, ils restent autour le temps qu'ils veulent, certains parfois reviennent, même sans preuve, et y retournent. Ou pas. Ceux qui ne veulent pas, ils restent là. En gros, on serait tous étrangers les uns aux autres, moitié entassés " en vrai » dans la grande banlieue des Afriques à faire ce qu'il faut faire dans le bon ordre, et moitié " imaginés » sur le bateau dans la clairière, tu vois l'idée ?
Haha, oui.

Une écriture de plateau.

La clairière du grand N'importe quoi peut être vu comme une " suite » aux *Vagabondes. Eloge de la potentialité et des jardins quantiques*, le précédent opus d'Alain Béhar, que l'auteur-metteur en scène interprète lui-même en compagnie de Montaine Chevalier, qui déploie tout au long du spectacle une proliférante scénographie végétale. Il est encore trop tôt pour dire précisément quelle " distribution » et quel type de scénographie viendront porter le souffle de *La clairière du grand N'importe quoi*. Souvent, dans les spectacles d'Alain Béhar, images réelles et virtuelles s'immiscent organiquement dans l'écriture scénique. Ce devrait à nouveau être le cas ici, dans une scénographie qui pourrait faire penser à l'art de l'origami, en plis et déplis. On pourrait imaginer simplement une grande feuille de papier qui couvre tout le plateau, qu'on plie peu à peu pour finir par faire un grand bateau enfantin, et puis c'est tout.

Intuitions et intentions.

Il y aura sur scène un dispositif de pliage et dépliage, ou d'agencement, qui va (d'une façon ou d'une autre) vers l'apparition au final d'un grand bateau enfantin (comme ceux qu'on connaît pliés) au travers du reste, une installation évolutive sans vidéo (enfin on verra), qui finit bien. On parle de Jérôme Bosh, de caméra ou de chambre noire, de plans grand/petit, loin/près, encastés les uns dans les autres. De collapsologie et de Joseph Beuys, d'infos saturés en continu, de piscines vides et de Boltanski. Ça fait parfois penser à une bande dessinée ou à une épopée filmée avec effet spéciaux. On se parle de magie, de derviches, de pop-art et d'origami... On se dit que, quoi qu'il en soit, l'idéal serait de jouer dans un très très grand entrepôt d'Amazon, et qu'il pleuve dedans, mais on a laissé tomber. On a pensé travailler avec des aquariums et autres récipients, avec des couleurs qu'on lance et des élastiques qui se tendent. Qu'il ne faut pas encombrer l'écoute du récit par trop d'images. Qu'il y aura une scéno sonore, discrète, comme la bande son d'un film absent... On cherche.

La clairière du Grand n'importe quoi, selon Youness Anzane dans le programme des " Rencontres à l'échelle » à Marseille, novembre 2018 :

" S'il fallait refaire le monde, il commencerait par l'Afrique, tel est le projet poétique de *La Clairière du Grand n'importe quoi*, le nouveau récit d'Alain Béhar. Une Afrique toute en imagination pour celui qui n'y est jamais allé. Après un retour remarqué au plateau dans *Les Vagabondes*, il nous livre une palabre géante à l'ombre d'un arbre depuis longtemps disparu, adossé au vide, les yeux éblouis par la lumière crue d'un monde en plein suicide. Catastrophes à répétition, désastres écologiques, conflits en chaîne, migrations incontrôlables, zizanie, le climat se venge, nous sommes en 2043. Pour tenter d'absorber l'eau des inondations, des hélicoptères y larguent " des tonnes et des tonnes d'argent sale, de serpillères, de buvards, d'éponges et de poudre de lait en sachet ». Les figures de *La Clairière du Grand n'importe quoi* sont des brins de paille emportés dans une tourmente sans fin, un mouvement d'aspiration total. Alices perdues dans un pays du pire, absurde et inquiétant, elles dribblent entre les péripéties, jouent au sauve-qui-peut, cherchent la sortie, une porte, un vaisseau spatial, n'importe quoi. Ne trouvent qu'une improbable clairière, un origami géant, arche de papier posée comme une semence au cœur du plus grand désert du monde, pour repartir de zéro. »

La clairière du Grand n'importe quoi, selon Jean-Marc Adolphe (journaliste, essayiste) :

Ça se passe déjà dans le futur, mais le temps ne passe plus. Ça se passe en 2043, là où s'arrêtent *Les vagabondes*, autant dire demain, voire même aujourd'hui, en quelque sorte. " Un éphémère permanent ».

- Mais de quoi ça parle ?

" En 2043, il semble qu'un truc en général s'est détraqué plus vite qu'on ne le pensait en particulier, et pas du tout comme on croyait le savoir » : le texte commence comme ça.

Ça parle d'un temps où on aurait pris " *l'habitude des catastrophes en tous genres, n'importe où n'importe quand* », ça parle d'une ère où " *sur tous les fronts les algorithmes ont été débordés*. » Le dérèglement climatique est tel qu'il pleut presque tout le temps, à foison, et qu'" *il a fallu construire des murs et des digues sur tous les rivages pour préserver l'écosystème des banques centrales et ne pas noyer les Bahamas*. » Pour tenter d'absorber l'eau, des hélicoptères larguent " *des tonnes et des tonnes d'argent sale, de serpillères, de buvards, d'éponges et de poudre de lait en sachet...* »

Pour " *ne pas se faire avoir par la réalité* », certains ont tenté de quitter la ville, vers une improbable clairière. Pas sûr d'y arriver, d'autant que des régiments de rats, gros comme des cochons, bloquent les issues : en tout cas, le GPS est en rade, comme pas mal d'autres trucs. Pour passer inaperçus, certains se mêlent à des images d'archives.

Ce pourrait être " *l'histoire d'une traversée* » sur un très grand bateau en papier, comme une immense carte de l'Afrique (de toutes les Afriques) en origami : " *c'est très fragile et parfois ça déchire*. » Il faut imaginer cet immense navire posé au beau milieu du Sahara, à

marée basse. Comme une nouvelle arche de Noé ? Un bateau où " *on invente des places et des projets sans attendre, qu'on imagine librement* », et où " *on prend de l'élan et on en donne aux autres quand ils en manquent.* »

Ça parle d' " *une multitude en rythme ou à contretemps, n'importe* », dans un monde où les identités les plus métissées font florès. (...)

Ça parle au final d'un nouveau monde qui aurait repoussé l'ancien dans " la grande banlieue de l'Afrique, de toutes les Afriques », pour se faire une grande clairière quelque part au centre, et tout remettre à plat. D'un bateau libre au beau milieu d'un Sahara imaginé, celui de tous les métissages.

- Et comment ça en parle ?

C'est un récit, si l'on veut. Un drôle de récit, certes. Mais comme le dit Alain Béhar, c'est " *difficile à concevoir sur un seul niveau de réalité.* » Un peu comme le monde dans lequel nous vivons, non ? À un moment, il est fait allusion à un spectacle itinérant, " *potentiel* » si l'on veut, " *La Cavalcade du Grand N'importe Quoi et des Foutraques* ». Dans l'écriture d'Alain Béhar, les mots eux aussi sont itinérants, ils voyagent hors de leur sens littéral, font entre eux des rencontres insolites, ils piochent dans le réel et composent des alliances imprévues et des fulgurances jubilatoires. Ecrire depuis un monde *catastrophé* délirant, où la parole fuse et file à grande vitesse comme emportée par un fleuve d'actualités passées futures et présentes qui se bousculent, où *réel* et *virtuel* s'entendent et s'accordent à merveille, où le poétique et le politique font bon ménage et font un monde joyeux où tout est naturellement imbriqué, métissé. Du soliloque aux bribes de dialogue qui surnagent dans le récit, les mots sont en cavale. Suscitent d'in vraisemblables images et situations. " *On fait juste de la place avec des mots* », dit Alain Béhar.



À titre personnel ou avec sa compagnie Quasi, Alain Béhar a été associé à La Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon, au Théâtre des Bernardines et à la Scène nationale du Merlan à Marseille, à la Scène nationale de Sète, au théâtre de Clermont l'Hérault. Actuellement au théâtre des 13 vents CDN de Montpellier et au Théâtre du Bois de l'Aune à Aix en Provence. Il est lauréat de la Villa Médicis hors les murs. Il a écrit et créé une dizaine de pièces depuis 2000 : *Monochromes*, *Bord et bout(s)*, *Tangente*, *Sérénité des impasses** 26 sorties du sens atteint ; *Des Fins (épilogues de Molière)*, une variation avec les 33 fins des 33 pièces de Molière ; *Manège* ; *Mô* ; *Até* ; *Angelus Novissimus* ; *Teste ou le lupanar des possibilités* d'après Monsieur Teste de Paul Valéry, *Les Vagabondes*. Il intervient par ailleurs régulièrement dans des contextes de formation, dans des écoles et à l'université.

Représentations, à ce jour :

31 mai, 1 et 2 juin 2019 au festival **Le printemps des comédiens** à Montpellier.

Du 5 au 27 juillet 2019 au Festival d'Avignon, Théâtre **Artéphile**, 7 rue du Bourg neuf à **16h35** (relâche le dimanche)

Les 5 et 6 novembre 2019 au **Théâtre du Bois de l'Aune** à Aix en Provence.

Le 8 novembre au festival **Les rencontres à l'échelle**, Friche de la belle de mai, Marseille.

Les 14, 15 et 16 novembre 2019 à **Sortie Ouest**, Béziers.

Le 21 novembre au Théâtre **Le périscope** à Nîmes.

Le 28 novembre à **Théâtre + Cinéma**/Scène Nationale du grand Narbonne.

Contacts :

Diffusion : Jérôme Tisserand -

Administration : Carole Mir -

Technique : Cécile Marc -

Communication : Gilles Masson -

Compagnie : Alain Béhar -